

Dès l'année suivante, son *post-master* ordinaire, M. Nichol Taylor, allait y fixer ses pénates inconstants.

Descendu moi-même au fort Good-Hope pendant l'automne de cette même année, 1864, j'avais conçu le projet de visiter les Indiens qui devaient approvisionner le nouveau comptoir, et d'explorer en même temps les alentours du Grand Lac des Ours. A cette fin, je devais remonter jusqu'à sa source la rivière des Peaux-de-Lièvre, que les Indiens disaient voisine du Grand Lac. Il me fallait des guides, un traîneau, des chiens de trait et des provisions pour une quinzaine de jours de marche. C'était une véritable expédition arctique. Plusieurs voyages encore plus pressants et attrayants, que j'entrepris chez les Dindjié, les Bâtards-Loucheux et les Esquimaux (1), m'obligèrent à la remettre au printemps de 1866. A cette époque, l'abandon du fort Anderson, en m'obligeant d'orienter ma voile vers un autre point de l'horizon, me permit de mettre le cap sur le Grand Lac des Ours, que jamais Français ni missionnaire d'aucune dénomination n'avaient encore vu ni foulé.

J'y retournai en 1867, 68, 69, 71, 72, 77 et 78. J'y fis même deux voyages en 1867. Je partais ordinairement à pied et à la raquette, au com-

(1) Voyez mes deux volumes intitulés: *Quinze ans sous le Cercle polaire*, Paris, 1889, E. Dentu, 3, Place de Valois; et *Chez les Grands Esquimaux*, Paris, 1887, E. Plon, Sourrit et C<sup>ie</sup>, 10, Rue Garancière.